

HLP, Terminale, « la recherche de soi »

FOCUS : « On ne naît pas femme, on le devient » : des stéréotypes à l'émancipation, le rôle de l'éducation (3 semaines, 9 heures)

Samantha Bernardoni

Textes et questions pour les élèves se trouvent sur des documents annexes.

1. Quel type d'éducation donner à une femme de la bonne société, entre carcans familiaux et sociaux ?

a. **Travail de groupe** (chaque groupe pourra déterminer un rapporteur) : étude comparée de deux textes : **Choderlos de Laclos et Mme de Staël** qui permettent d'aborder le problème de la femme cultivée au XVIIIème siècle et d'aboutir à une synthèse élaborée avec les élèves : qualités (intellectuelles, morales) attendues de la femme pour lui permettre de s'insérer dans la bonne société, questionnement du regard social porté sur elle, des contraintes qui lui sont imposées. Montrer combien cette éducation est sclérosante, et ne laisse guère de liberté à la construction de l'individu, de sa personnalité : le problème de la liberté et de l'égalité est donc bien central.

Le thème de l'émancipation féminine a déjà dans *Les Liaisons dangereuses* (1782) un rôle important. En 1783, Choderlos de Laclos participe à un concours proposé par l'Académie de Châlons-sur-Marne dont le sujet est « Quels seraient les meilleurs moyens de perfectionner l'éducation des femmes ? », ce qui lui permet de développer des vues plutôt féministes sur l'égalité des sexes et l'éducation des jeunes filles. Dans son traité *De l'éducation des femmes* resté inachevé, il dénonce l'éducation donnée aux jeunes filles qui ne vise, selon lui, « qu'à les accoutumer à la servitude, et à les y maintenir ». Nous pouvons ainsi lire dans ce traité un véritable appel à la révolte, mais surtout à une réaction des politiques :

« Il faut donc oser le dire : **il n'est aucun moyen de perfectionner l'éducation des femmes.** Cette assertion paraîtra téméraire et déjà j'entends autour de moi crier au paradoxe. Mais souvent le paradoxe est le commencement d'une vérité. **Celui-cy en deviendra une si je parviens à prouver que l'éducation prétendue, donnée aux femmes jusqu'à ce jour, ne mérite pas en effet le nom d'éducation, que nos lois et nos mœurs s'opposent également à ce qu'on puisse leur en donner une meilleure et que si, malgré ces obstacles, quelques femmes parvenaient à se la procurer, ce seroit un malheur de plus pour elles et pour nous.** Icy il est nécessaire de poser quelques principes. Et si cette marche didactique n'est pas celle de l'éloquence, il suffit à mes vues que ce soit celle de la vérité.

Où le mot éducation ne présente aucun sens, ou l'on ne peut l'entendre que du développement des facultés de l'individu qu'on élève et de la direction de ces facultés vers l'utilité sociale. Cette éducation est plus ou moins parfaite, à proportion que le développement est plus ou moins entier, la direction plus ou moins constante ; que si au lieu d'étendre les facultés on les restreint, et ce n'est plus éducation, c'est dépravation ; si au lieu de les diriger vers l'utilité sociale on les replie sur l'individu, c'est seulement alors instinct perfectionné. Mais les facultés se divisent en sensibles et en intellectuelles. De là l'éducation physique et l'éducation morale qui, séparées dans leur objet, se réunissent dans leur but : la perfection de l'individu pour l'avantage de l'espèce. Dans le cas particulier qui nous occupe, la femme est l'individu : l'espèce est la société. **La question est donc de savoir si l'éducation qu'on donne aux femmes développe ou tend au moins à développer leurs facultés, à en diriger l'employ selon l'intérêt de la société, si nos lois ne s'opposent pas à ce développement et nous-mêmes à cette direction, enfin si dans l'état actuel de la société une femme telle qu'on peut la concevoir formée par une bonne éducation ne seroit pas très malheureuse en se tenant à sa place et très dangereuse si elle tentoit d'en sortir :** tels sont les objets que je me propose d'examiner.

O ! femmes, approchez et venez m'entendre.

Que votre curiosité, dirigée une fois sur des objets utiles, contemple les avantages que vous avoit donnés la nature et que la société vous a ravis. Venez apprendre comment, nées compagnes de l'homme, vous êtes devenues son esclave ; comment, tombées dans cet état abject, vous êtes parvenues à vous y plaire, à le regarder comme votre état naturel (...) ; et tant que les hommes régleront votre sort, je serai autorisé à dire, *et il me sera facile de prouver qu'il n'est aucun moyen de perfectionner l'éducation des femmes.*

Partout où il y a esclavage, il ne peut y avoir éducation : dans toute société, les femmes sont esclaves ; donc la femme sociale n'est pas susceptible d'éducation. Si les principes de ce syllogisme sont prouvés, on ne pourra nier la conséquence. Or, que partout où il y a esclavage il ne puisse y avoir éducation, c'est une suite naturelle de la définition de ce mot ; **c'est le propre de l'éducation de développer les facultés, le propre de l'esclavage c'est de les étouffer ; c'est le propre de l'éducation de diriger les facultés développées vers l'utilité sociale, le propre de l'esclavage est de rendre l'esclave ennemi de la société.** Si ces principes certains pouvoient laisser quelques doutes, il suffit pour les lever de les appliquer à la liberté. On ne niera pas apparemment qu'elle ne soit une des facultés de la femme et il implique que la liberté puisse se développer dans l'esclavage ; il n'implique pas moins qu'elle puisse se diriger vers l'utilité sociale puisque la liberté d'un esclave seroit une atteinte portée au pacte social fondé sur l'esclavage. Inutilement voudroit-on recourir à des distinctions ou des divisions. On ne peut sortir de ce principe général que sans liberté point de moralité et sans moralité point d'éducation. »

Le questionnement du ressenti éprouvé par la femme cultivée dans une société patriarcale et peu encline à accepter la singularisation (« *enfin si dans l'état actuel de la société une femme telle qu'on peut la concevoir formée par une bonne éducation ne seroit pas très malheureuse en se tenant à sa place et très dangereuse si elle tentoit d'en sortir* ») se retrouve dans l'extrait de Madame de Staël. Cette dernière, fidèle à ses idées féministes, présente dans ses romans des figures de femmes énergiques et cultivées malmenées par les préjugés (Delphine, Corinne). Il est intéressant de souligner chez ces deux auteurs la dénonciation de l'esclavage imposé aux femmes, et l'idée que seule une volonté politique réelle permettra à celles-ci, ainsi qu'à la société entière, d'accéder à une éducation émancipatrice.

Cette réflexion est présente aussi dans les écrits de Condorcet, qui appelle, dans la lignée de ses idées républicaines, à une égalité éducative entre les femmes et les hommes.

b. Élargissement à partir d'un texte de Condorcet : filles et garçons doivent être instruits de la même façon ; le rôle de la femme est fondamental et s'inscrit dans une volonté d'égalité entre les sexes ainsi qu'au sein de la société. Il s'agit de donner aux enfants, au sein de la famille, l'image de ce qu'est l'égalité, afin de les amener à respecter naturellement celle-ci lorsqu'ils seront devenus adultes et citoyens. Une égale instruction pour les hommes et les femmes s'inscrit donc dans les valeurs républicaines : elle est garante du progrès moral et de la liberté de chacun à accéder à une forme de plénitude individuelle.

Le manuel Hachette Te propose d'ailleurs, page 48, une activité autour du tableau de Marie-Geneviève Bouliard (*Portrait de M. Olive, trésorier des Etats de Bretagne, et de sa famille, 1791-92*) et de l'image de la place de la femme au sein de la famille.

Nous pouvons noter (comme le montre Thierry Boissel dans *Sophie de Condorcet, 1988*) le rôle important de Sophie de Condorcet (1764-1822) dans le travail et la réflexion de son époux à ce sujet. Sophie de Grouchy, fille d'un noble éclairé, a bénéficié d'une éducation soignée : artiste accomplie (elle a été l'élève de Mme Vigée-Lebrun), anglophone (elle traduira en français la *Théorie des sentiments moraux* d'Adam Smith), apprentissage du grec ancien, des sciences (quand celles-ci sont encore interdites aux filles), lectrice et amie des penseurs et philosophes de son époque, auditrice avec son amie Germaine de Staël au Lycée où enseigne Condorcet. Elle forme un couple soudé avec ce dernier : ils partagent les mêmes idéaux républicains et travaillent ensemble. Nicolas de Condorcet se lance ainsi dans le combat pour l'émancipation féminine afin de faire reconnaître les « *droits naturels imprescriptibles de la femme* » : pour eux, au sein du couple une « *douce harmonie doit naître de l'égalité* ». En 1787 sont publiées les *Lettres d'un bourgeois de New-Haven à un citoyen de Virginie*, ouvrage portant la marque de Sophie, où Condorcet montre qu'il est inconcevable de refuser aux femmes les droits politiques sous peine d'être taxé de mauvaise foi. Le bourgeois de New-Haven affirme ainsi que les femmes doivent avoir exactement les mêmes droits que les hommes, rappelle que ce sont ces derniers qui « *ont fait partout contre elles des lois oppressives ou établi entre les deux sexes une grande inégalité* ». Il va même jusqu'à contester le principe de l'autorité maritale. En 1788, toujours sous l'influence de son épouse, dans son *Essai sur la constitution et les fonctions des assemblées provinciales*, il écrit qu'il ne voit pas « *pourquoi l'un des deux sexes se réserverait exclusivement certaines connaissances, pourquoi ce qui est utile à tous ne serait pas également enseigné aux femmes* ».

Par contre, Rousseau peut sembler peu progressiste en la matière : dans l'*Emile*, il pense que les femmes n'ont pas à être élevées comme les hommes, car elles ont un rôle subalterne. Mona Ozouf, dans son *Essai sur la singularité française : Les mots des femmes* (1995), rappelle que, pour le philosophe, si tous les « hommes de l'homme » sont dénaturés, la femme l'est moins que l'homme car les événements tels que la puberté, la maternité ou la ménopause l'inscrivent totalement dans la nature. Elle est donc constamment « *femelle* », entièrement façonnée par sa destinée sexuelle, et il est grotesque de vouloir cultiver en elle les qualités de l'intelligence que l'on trouve chez les hommes. C'est ainsi que dans *Emile*, quatre livres sont réservés à l'explication de ce que doit être l'éducation des garçons... tandis qu'un seul est dédié à la fille (Livre V). Emile a droit à un vrai discours religieux (la profession du Vicaire savoyard, Livre IV), et Sophie n'a qu'un catéchisme élémentaire. Emile se voit octroyer des maîtres, et la fille une simple éducation domestique avec un programme sans fantaisie ni imagination : « (...) *presque toutes les petites filles apprennent avec répugnance à lire et à écrire ; mais quant à tenir l'aiguille, c'est ce qu'elles apprennent toujours volontiers.* » Les mères doivent faire de leurs filles des « *honnêtes femmes* », non des « *honnêtes hommes* ». Pour cela, il faut « *gêner* » les filles de « *bonne heure* », leur apprendre très tôt à accepter leur sort :

« Les femmes, de leur côté, ne cessent de crier que nous les élevons pour être vaines et coquettes, que nous les amusons sans cesse à des puérités pour rester plus facilement les maîtres ; elles s'en prennent à nous des défauts que nous leur reprochons. Quelle folie ! **Et depuis quand sont-ce les hommes qui se mêlent de l'éducation des filles ? Qui est-ce qui empêche les mères de les élever comme il leur plaît ? Elles n'ont point de collège : grand malheur ! Eh ! Plût à Dieu qu'il n'y en eût point pour les garçons ! ils seraient plus sensément et plus honnêtement élevés !** Force-t-on vos filles à perdre leur temps en niaiseries ? Leur fait-on malgré elles passer la moitié de leur vie à leur toilette, à votre exemple ? Vous empêche-t-on de les instruire et faire instruire à votre gré ? Est-ce notre faute si elles nous plaisent quand elles sont belles, si leurs minauderies nous séduisent, si l'art qu'elles apprennent de vous nous attire et nous flatte, si nous aimons à les voir mises avec goût, si nous leur laissons

affiler à loisir les armes dont elles nous subjuguent ? Eh ! **Prenez le parti de les élever comme les hommes, ils y consentiront de bon cœur. Plus elles voudront leur ressembler, moins elles gouverneront, et c'est alors que nous serons vraiment les maîtres.**

Toutes les facultés communes aux deux sexes ne leur sont pas également partagées ; mais prises en tout, elles se compensent. **La femme vaut mieux comme femme et moins comme homme ; partout où elle fait valoir ses droits, elle a l'avantage ; partout où elle veut usurper les nôtres, elle reste au-dessous de nous.** On ne peut répondre à cette vérité générale que par des exceptions ; constante façon d'argumenter des galants partisans du beau sexe. (...)

Cultiver dans les femmes les qualités de l'homme, et négliger celles qui leur sont propres, c'est donc visiblement travailler à leur préjudice. Les rusées le voient trop bien pour en être les dupes ; en tâchant d'usurper nos avantages, elles n'abandonnent pas les leurs ; mais il arrive de là que, ne pouvant bien ménager les uns et les autres parce qu'elles sont incompatibles, elles restent au-dessous de leur portée sans se mettre à la nôtre et perdent la moitié de leur prix. **Croyez-moi, mère judicieuse, ne faites point de votre fille un honnête homme, comme pour donner un démenti à la nature ; faites-en une honnête femme, et soyez sûre qu'elle en vaudra mieux pour elle et pour nous.**

L'inconstance des goûts leur est aussi funeste que les excès, et l'un et l'autre leur vient de la même source. Ne leur ôtez pas la gaieté, les ris, le bruit, les folâtres jeux, mais empêchez qu'elles ne se rassasient de l'un pour courir à l'autre, ne souffrez pas qu'un seul instant de leur vie elles ne connaissent plus de frein. Accoutumez-les à se voir interrompre au milieu de leurs jeux et ramener à d'autres soins sans murmurer. La seule habitude suffit encore en ceci, parce qu'elle ne fait que seconder la nature.

Il résulte de cette contrainte une docilité dont les femmes ont besoin toute leur vie, puisqu'elles ne cessent jamais d'être assujetties ou à un homme ou aux jugements des hommes, et qu'il ne leur est jamais permis de se mettre au-dessus de ces jugements. La première et la plus importante qualité d'une femme est la douceur ; faite pour obéir à un être aussi imparfait que l'homme, souvent si plein de vices, et toujours si plein de défauts, elle doit apprendre de bonne heure à souffrir même l'injustice, et à supporter les torts d'un mari sans se plaindre ; ce n'est pas pour lui, c'est pour elle qu'elle doit être douce : l'aigreur et l'opiniâtreté des femmes ne font jamais qu'augmenter leurs maux et les mauvais procédés des maris ; ils sentent que ce n'est pas avec ces armes là qu'elles doivent les vaincre. Le ciel ne les fit point insinuantes et persuasives pour devenir acariâtres ; il ne les fit point faibles pour être impérieuses ; il ne leur donna point une voix si douce pour dire des injures ; il ne leur fit point des traits si délicats pour les défigurer par la colère. Quand elles se fâchent, elles s'oublient ; elles ont souvent raison de se plaindre, mais elles ont toujours tort de gronder. Chacun doit garder le ton de son sexe ; un mari trop doux peut rendre une femme impertinente ; mais à moins qu'un homme ne soit un monstre, la douceur d'une femme le ramène et triomphe de lui tôt ou tard.

Justifiez toujours les soins que vous imposez aux jeunes filles, mais imposez leur en toujours. L'oisiveté et l'indocilité sont les deux défauts les plus dangereux pour elles et dont on guérit le moins quand on les a contractés. **Les filles doivent être vigilantes et laborieuses ; ce n'est pas tout ; elles doivent être gênées de bonne heure.** Ce malheur, si c'en est un pour elles, est inséparable de leur sexe, et jamais elles ne s'en délivrent que pour en souffrir de bien plus cruels. **Elles seront toute leur vie asservies à la gêne la plus continuelle qui est celle des bienséances : il faut les exercer d'abord à la contrainte, afin qu'elle ne leur coûte jamais rien, à dompter toutes leurs fantaisies pour les soumettre aux volontés d'autrui.** (...)

S'ensuit-il qu'elle doive être élevée dans l'ignorance de toute chose, et bornée aux seules fonctions du ménage ? L'homme fera-t-il sa servante de sa compagne ? Se privera-t-il auprès d'elle du plus grand charme de la société ? Pour mieux l'asservir l'empêchera-t-il de rien sentir, de rien connaître ? En fera-t-il un véritable automate ? Non, sans doute ; **ainsi ne l'a pas dit la nature, qui donne aux femmes un esprit agréable et si délié ; au contraire, elle veut qu'elles pensent, qu'elles jugent, qu'elles aiment, qu'elles connaissent, qu'elles cultivent leur esprit comme leur figure ; ce sont les armes qu'elle leur donne pour suppléer à la force qui leur manque et pour diriger la nôtre. Elles doivent apprendre beaucoup de choses, mais seulement celles qu'il leur convient de savoir.** »

Cependant...au tout début du Livre V, Rousseau affirme, au moment où apparaît Sophie, qu' « *en tout ce qui ne tient pas au sexe, la femme est homme* ». De plus, ses contemporaines saluent cet ouvrage, même si elles regrettent que l'éducation de Sophie ait été peu soignée. Madame de Staël, d'ailleurs, comprend de façon subtile que la figure de Sophie qui finit par trahir son époux condamne en fait l'indigence de l'éducation qu'elle a reçue : son exemple suggère qu'avec plus d'instruction et de lumières, on peut montrer plus de vertu. Pour Madame de Rémusat (*Essai sur l'Éducation des femmes*, 1824), Rousseau aimait les femmes, les devinait et les comprenait au point de les « *intéresser au mal qu'on disait d'elles* ». Même Olympe de Gouges saluait en lui l'ami des femmes. En effet, le modèle d'existence légué aux femmes par le philosophe montre que celles-ci sont actives dans la formation des futurs citoyens : elles préparent les garçons à leur rôle public, elles sont mères de citoyens, et par là-même citoyennes elles-mêmes. La fonction éducatrice fait sortir les femmes de la prison domestique : elles sont mères non seulement d'une génération, mais aussi des générations futures, détentrices de tout l'avenir. Rousseau donne ici l'exemple des mères de l'Antiquité (Athènes et Rome) : « *Sitôt que ces jeunes personnes étaient mariées, on ne les voyait plus en public ; renfermées dans leurs maisons, elles bornaient tous leurs soins à leur ménage et à leur famille. Telle est la manière de vivre que la nature et la raison prescrivent au sexe. Aussi de ces mères-là naissaient les hommes les plus sains, les plus robustes, les mieux faits de la terre ; et malgré le mauvais renom de quelques îles, il est constant que de tous les peuples du monde, sans en excepter même les Romains, on n'en cite*

aucun où les femmes aient été à la fois plus sages et plus aimables, et aient mieux réuni les mœurs à la beauté, que l'ancienne Grèce. »

c. Préparation au Grand Oral

- les modalités du Grand Oral, possibilité de croiser avec la 2^{ème} spécialité
- premier travail d'entraînement, en groupes, à partir de l'activité guidée proposée dans le manuel Hachette Te, pages 52-53 : Pourquoi les filles et les femmes ont-elles été si longtemps maintenues dans l'ignorance ?
- élaboration en classe, à partir des cours de philosophie et de littérature : questionnement, rassemblement des idées et des exemples, construction d'un plan, présentation orale (activité sur 3 semaines, à raison d'une séance par semaine).

2. De l'instruction typée ou genrée

a. Travail de groupe (chaque groupe pourra déterminer un rapporteur) : étude des deux extraits de **Colette** qui permettent de souligner les rôles prédéfinis par l'éducation des garçons et des filles au sein de la famille et au sein de la société de la fin du XIX^{ème} siècle.

Nous relevons l'enfermement précoce des enfants dans un rôle : ainsi apparaît l'importance du travail manuel dans le milieu rural. Le garçon doit être capable de fabriquer ou de réparer lui-même les meubles dont il se servira (« *des pieds de table habilement tournés, des colonnes torsées* »), et la fillette, perçue comme future épouse et future mère de famille, apprend à coudre et à fabriquer linge de maison et vêtements (« *dentelles, tapisseries, broderies, lingeries enrubannées* »). Ces qualités pourront aussi leur permettre de « se placer » en apprentissage auprès d'un patron ou comme bonne. Cette éducation vise donc, comme le désiraient déjà les révolutionnaires, à insérer l'individu dans la société et à le rendre utile à celle-ci.

Cependant, l'école publique se soucie de donner des connaissances solides à tous, comme le montre le 2^{ème} texte : histoire, géométrie,...

A travers les souvenirs de Claudine, Colette porte un regard ironique sur cette éducation, notamment en revenant sur les expositions des travaux d'élèves qui visent à montrer des savoir-faire parfois décalés dans ce village bourguignon : il ne faut pas oublier que la « communale » était le plus souvent en compétition avec l'école privée (« l'école des curés ») présente sur le même territoire. Ces expositions font donc la fierté de l'établissement. D'où les accumulations présentes dans le texte, accompagnées de commentaires amusés qui soulignent finalement la modestie ou la médiocrité des réalisations : « *et surtout des moulages en terre glaise - joie de l'instituteur, qui baptise cette salle « Section de sculpture, » modestement - des moulages, dis-je, qui ont la prétention de reproduire des frises du Parthénon et autres bas-reliefs, noyés, empâtés, piteux* ». De même, la notification des noms des jeunes couturières sous leurs œuvres renvoie à ces comices agricoles où l'on venait juger de la qualité des bêtes exposées : manière de montrer lesquelles seraient les meilleures filles à marier ?... En tout cas, Colette, femme émancipée, n'accorde pas ici de rôle libérateur à cette éducation : si Claudine est un esprit rebelle de nature, sa camarade, la « *jeune Aubert* », semble plutôt broyée par le jury masculin auquel elle est confrontée. Elle n'entrera pas dans une administration, ni ne deviendra institutrice, n'ira donc pas au bout de l'émancipation que lui offre l'école, mais n'aspire qu'à retourner à ce quotidien qui fut celui des femmes des générations précédentes : « *On l'emmène, hoquetante de gros sanglots, et, par la fenêtre, je l'entends dehors dire à son institutrice mortifiée : « Ma foi, voui, que j'aime mieux garder les vaches chez papa, et pis que je reviendrai plus ici, et pis que je prendrai le train de deux heures... » »*

Mona Ozouf, dans son ouvrage cité plus haut, nous explique que l'école de la République a imaginé des normes pédagogiquement strictement parallèles pour les filles et les garçons du peuple. Ainsi, l'enseignement de la couture et de l'économie ménagère ne tient pas une place trop importante et ne joue pas un rôle aussi séparateur entre les sexes que l'on pourrait l'imaginer. Colette le montre dans les souvenirs de Claudine : ces travaux manuels ne prennent véritablement de place qu'en fin d'année scolaire. De même, les témoignages des institutrices de l'époque mettent au premier plan les valeurs patriotiques et morales, les enseignements disciplinaires, et soulignent le fait que les résultats au Certificat d'études avaient autant d'importance pour les élèves des deux sexes (les lois de Jules Ferry sur l'école, 1881-82, ne distinguent plus les filles et les garçons, sauf dans les travaux manuels). Par exemple, un manuel de Madame Henry Gréville (*L'instruction morale et civique des jeunes filles*, 1882) ne consacre qu'un tiers de ses pages aux tâches et aux vertus spécifiquement féminines, et montre que dans ces devoirs se trouve tout de même la discussion politique avec un mari républicain qu'il faut écouter, et tempérer (pour le dissuader de participer à des grèves...).

Il est à noter que l'école va participer à l'émancipation féminine : les manuels d'éducation civique abordent avec réalisme la nécessité pour les femmes d'origine pauvre de travailler. En outre, le personnage de l'institutrice participe à donner une image positive et exemplaire de cette émancipation et de cette liberté acquise. Ferdinand Buisson, dans son *Manuel général de l'instruction primaire* (1897), montre le sentiment de dignité que des jeunes filles pouvaient tirer d'une indépendance matérielle et intellectuelle. C'est donc bien dans le corps enseignant que l'égalité fille-garçon va être la plus visible : les unes et les autres sont recrutés de la même façon, accèdent aux

mêmes enseignements et aux mêmes examens, au même type d'inspections, ont le même droit de vote dans les conseils départementaux d'éducation, sont éligibles de façon égale à tous les degrés de la hiérarchie. Les femmes accèdent ainsi au monde masculin. La France se montre même précurseuse en la matière ; Félix Pécaut, dans *L'Education publique et la vie nationale* (1907), le souligne fièrement : « *on a partout osé confier aux femmes, dans les lycées et les écoles normales, les plus hauts enseignements de sciences et de lettres. C'est là une hardiesse qu'aucun pays d'Europe, même parmi les plus avancés, ne paraît encore disposé à admettre* ». Cette singularité française sert aussi le féminisme : l'école est le lieu privilégié d'un certain mouvement féministe, représenté notamment par Simone de Beauvoir, qui voit concorder les intérêts des femmes et une égalité de formation rigoureuse. Enfin, l'institutrice, mariée, n'est pas obligée de s'arrêter de travailler : au contraire, l'administration encourage les couples mariés qui vont partager le même espace, les mêmes tâches professionnelles et les mêmes soucis domestiques. En effet, l'école tenue par un couple permet de mélanger les enfants, de mettre en place une mixité, de répartir les élèves non plus par sexe mais par âge, ce qui contribue à inculquer plus aisément l'idée d'égalité.

b. Lecture commentée : texte de Beauvoir. La femme ne doit pas se résigner à une éducation inégalitaire, et ne doit pas accepter une injustice imposée par la société. Cependant, elle a une part de responsabilité dans cette inégalité et ces stéréotypes.

A partir de 1880 (Loi Camille Sée), les filles peuvent accéder aux lycées (destinés à remplacer les pensionnats réservés aux jeunes filles de la bourgeoisie) pour suivre un enseignement d'abord amputé de la philosophie (le ministre Jules Simon soutenait : « *Il faut pour se livrer fructueusement aux études philosophiques des cerveaux d'hommes mûrs* »). Camille Sée avait imaginé un enseignement soucieux de « préserver la féminité » : l'enseignement y sera donc différent de celui dispensé dans les lycées réservés aux garçons et le diplôme de fin d'études y sera simplement décoratif... pas question de permettre à la majorité des demoiselles d'accéder au Baccalauréat. Ainsi, en 1892 seules 10 jeunes filles peuvent se présenter à cet examen. Il n'est donc pas question d'offrir aux filles une plus grande ouverture intellectuelle et morale, mais de les amener à remplir au mieux leur rôle traditionnel de mères guidant les études de leurs enfants, et d'épouses secondant leurs maris. Peu à peu cet enseignement va heureusement se renforcer, et en 1924 les enseignements masculins et féminins au lycée seront identiques.

Dans son ouvrage autobiographique, *Mémoires d'une jeune fille rangée* (1958), Simone de Beauvoir (née en 1908) laisse percevoir cette instruction encore très déséquilibrée au début du XX^{ème} siècle, notamment dans les écoles privées. Outre la vision très traditionnelle de son père (« *La femme est ce que son mari la fait, c'est à lui de la former* ») qui souligne tout de même fièrement que sa fille « *a un cerveau d'homme* » et donc qu'elle « *est un homme* » (quelle reconnaissance pour ses facultés intellectuelles...), elle revient sur le contenu des enseignements dispensés au Cours Désir, le cours privé catholique dans lequel elle a effectué toute sa scolarité jusqu'au Baccalauréat : « *Mes vieilles institutrices ne me la (connaissance) communiquaient qu'expurgée, affadie, défraîchie. On me nourrissait d'ersatz (...)* », alors que son cousin, élève au collège Stanislas, peut suivre des cours de littérature abordant des auteurs tels que Mallarmé : « *Ils avaient pour professeurs des hommes brillants d'intelligence qui leur livraient la connaissance dans son intacte splendeur* ». Son père, conscient des limites du Cours Désir, « *alla jusqu'à proposer de (les) mettre, (sa) sœur et (elle), au lycée ; (elles) aur(aient) fait des études plus sérieuses et à moindres frais* ». D'ailleurs, la note obtenue par Simone de Beauvoir à l'épreuve de philosophie au Baccalauréat (1925) reflète l'indigence de ses professeurs en la matière : « *L'enseignement de l'abbé était si faible que ma dissertation, qu'il aurait cotée 16, me valut tout juste un 11* ».

En 1929, elle se prépare à l'agrégation de philosophie qu'elle réussira dès son premier essai en étant classée 2^{ème} (après Sartre classé 1^{er}). A ce propos, elle note cependant ceci, qui reflète le point de vue de nombreuses autres jeunes femmes de son époque et recoupe l'extrait du *Deuxième Sexe* : « *Mon éducation m'avait convaincue de l'infériorité intellectuelle de mon sexe, qu'admettaient beaucoup de mes congénères. « Une femme ne peut pas espérer passer l'agrégation à moins de cinq ou six échecs », me disait Melle Roulin qui en comptait déjà deux. Ce handicap donnait à mes réussites un éclat plus rare qu'à celle des étudiants mâles. (...) Ils ne voyaient pas en moi une rivale ; les filles étaient classées au concours selon les mêmes barèmes que les garçons, mais on les acceptait en surnombre, elles ne leur disputaient pas leurs places.* »

Mona Ozouf (oui...encore elle...) montre que Beauvoir est restée longtemps indifférente à la question de la différence entre les sexes : du fait de son éducation spirituelle, petite fille elle croyait à l'égalité entre les êtres, et plus tard ses camarades masculins de la Sorbonne ne montraient aucune condescendance à son égard, même au moment de la préparation de l'agrégation. Elle écrit ses premiers ouvrages sans avoir conscience d'un problème particulier quant à la place de la femme dans le monde littéraire. C'est lorsqu'elle discutera avec Sartre de son projet d'essai sur les femmes (le futur *Deuxième Sexe*) que ce dernier a l'intuition qu'une question préalable doit se poser à elle : qu'a signifié pour elle le fait d'être une femme ? C'est en entamant ses recherches et ses lectures sur cette question qu'elle découvre que les autrices d'autobiographies ou d'autoportraits se sentent obligées de débiter par l'affirmation « Je suis une femme », alors qu'un homme n'en éprouve nullement le besoin.

Beauvoir va montrer que l'accablement de la condition féminine ne naît pas du biologique mais du social : c'est la société qui fait de la femme un être subalterne (« *On ne naît pas femme, on le devient* »). Elle-même avait tout fait pour ne pas le devenir : en refusant tout ce qu'elle avait détesté dans sa jeunesse (l'image des mères, dont la sienne courbée devant Dieu et devant son mari, mère souvent despotique et préoccupée par les travaux domestiques). Ainsi la philosophe refusera l'installation dans un appartement et vivra à l'hôtel, refusera les tâches ménagères (travaille, corrige ses copies et mange dans les bistrot), refusera de se marier et d'avoir des enfants. Pour elle, la féminité, ni nature, ni condition, est seulement une « situation » indiquée à travers les données physiologiques, mais toujours modifiable par la force de la volonté et de l'esprit. D'où le regard critique porté sur certaines étudiantes dans l'extrait proposé : « *l'étudiante prendra conscience de ses manques ; elle les attribuera non à la médiocrité de sa formation, mais à l'injuste malédiction attachée à sa féminité ; se résignant à cette inégalité, elle l'aggrave ; elle se persuade que ses chances de réussite ne sauraient résider que dans sa patience, son application ; elle se décide d'économiser avarement ses forces : c'est là un détestable calcul.* ». Beauvoir n'aime guère les femmes passives et larmoyantes.

Pour autant, elle admet que la médiocrité de certaines valeurs féminines s'explique par l'interdiction faite aux femmes de s'accomplir en accédant aux plus hautes destinées humaines (héroïsme, révolte ou invention), et elle sait aussi que tous les hommes ne peuvent non plus y accéder : de par leur appartenance à une certaine classe sociale, nombreux sont ceux qui sont réduits à une vie peu gratifiante et sans projets, qui n'ont pu faire aboutir leur quête de soi. D'où cette conséquence : on ne peut affranchir les femmes qu'en changeant le système tout entier : Beauvoir a la certitude que c'est seulement avec l'abolition des classes que la vie des humains, hommes et femmes, pourra changer de façon décisive.

Enfin, elle se félicite que les Européennes aient compris qu'on ne gagne rien à s'affirmer juste « *en tant que femmes* » et qu'il faut, au contraire, faire la preuve de sa valeur « *sur un plan universel, dans la politique, les sciences et les arts* ».

Il est intéressant de noter que George Sand proposait déjà cette réflexion sur les femmes et la société dans son adresse *Aux membres du Comité central* (1848), des femmes membres d'un club républicain socialiste féminin : « *Il ne m'a jamais semblé possible que l'homme et la femme fussent deux êtres absolument distincts. Il y a diversité d'organisation et non pas différence. Il y a donc égalité et non point similitude. J'admets physiologiquement que le caractère a un sexe comme le corps, mais non pas l'intelligence Je crois les femmes aptes à toutes les sciences, à tous les arts et même à toutes les fonctions comme les hommes. (...) Les femmes doivent-elles participer un jour à la vie politique ? Oui, un jour, je le crois avec vous, mais ce jour est-il proche ? Non, je ne le crois pas, et pour que la condition des femmes soit ainsi transformée, il faut que la société soit transformée radicalement.* »

3. En quoi l'éducation peut-elle être une source d'émancipation personnelle ?

a. Etude du texte d'Annie Ernaux

Il s'agit de s'approprié ou se réapproprié le « soi », dans ce qui peut être vécu comme un véritable combat par rapport à la famille, aux traditions, à la société, voire par rapport à soi-même.

Annie Ernaux s'impose, depuis le début des années 70, comme la pionnière de « l'écriture de soi » qui suit, presque en temps réel, l'accès des femmes à l'autonomie sociale et sexuelle : depuis *Les Armoires vides* (1974), en passant par *La Femme gelée* (1981) ou encore *La Place* (1984), l'écriture d'Ernaux restitue et accompagne l'émancipation d'une femme de la place que lui a assignée sa classe sociale. Elle rompt avec le milieu populaire de ses parents, avec leur langage, accède à la langue des instruits en faisant des études de Lettres et en devenant enseignante. Nelly Kapriétian, dans *Le Magazine Littéraire* (n°500, septembre 2010), souligne qu'à mesure que cette autrice sort d'un schéma social, elle quitte aussi la place de la femme que cette classe sociale et l'époque (années 50) lui ont assignée : faire des études restreintes et centrées sur le ménage ou le secrétariat, rester mariée toute sa vie au même homme, élever ses enfants.

Libérée du carcan familial, professeur, elle va pourtant se retrouver piégée dans le rôle des tâches traditionnellement dévolues à l'épouse : mariée à un « cadre », mère de deux enfants, elle habite un appartement agréable. Pourtant, elle se laisse emprisonner au fil des jours entre les courses, le dîner à préparer, le bain des enfants, son travail d'enseignante. Tout ce que l'on dit être la condition « normale » d'une femme. Dans cet extrait du roman *La Femme gelée*, elle raconte son expérience de jeune épouse dans les années 60, mariée à un étudiant qui partage ses idéaux d'égalité des sexes. Malgré leurs valeurs communes concernant l'émancipation des femmes, le jeune couple tombe rapidement dans les usages traditionnels et l'inégalité des tâches ménagères. Accaparée par celles-ci, la narratrice finit par perdre le sentiment de sa liberté et sa soif d'épanouissement intellectuel ; se concentrer sur ses études devient de plus en plus difficile. Cet extrait est révélateur de l'aliénation matérielle de la femme :

« Un mois, trois mois que nous sommes mariés, nous retournons à la fac, je donne des cours de latin. Le soir descend plus tôt, on travaille ensemble dans la grande salle. Comme nous sommes sérieux et fragiles, l'image attendrissante du jeune couple moderno-intellectuel. Qui pourrait encore m'attendrir si je me laissais faire, si je ne voulais pas chercher comment on s'enlise, doucement. En y consentant lâchement. D'accord je travaille La

Bruyère ou Verlaine dans la même pièce que lui, à deux mètres l'un de l'autre. La cocotte-minute, cadeau de mariage si utile vous verrez, chantonne sur le gaz. Unis, pareils. Sonnerie stridente du compte-minutes, autre cadeau. Finie la ressemblance. L'un des deux se lève, arrête la flamme sous la cocotte, attend que la toupie folle ralentisse, ouvre la cocotte, passe le potage et revient à ses bouquins en se demandant où il en était resté. Moi. Elle avait démarré, la différence.

Par la dînette. Le restau universitaire fermait l'été. Midi et soir je suis seule devant les casseroles. Je ne savais pas plus que lui préparer un repas, juste les escalopes panées, la mousse au chocolat, de l'extra, pas du courant. Aucun passé d'aide-culinaire dans les jupes de maman ni l'un ni l'autre. Pourquoi de nous deux suis-je la seule à me plonger dans un livre de cuisine, à éplucher des carottes, laver la vaisselle en récompense du dîner, pendant qu'il bossa son droit constitutionnel. Au nom de quelle supériorité. Je revoyais mon père dans la cuisine. Il se marre, « non mais tu m'imagines avec un tablier peut-être ! Le genre de ton père, pas le mien ! ». Je suis humiliée. Mes parents, l'aberration, le couple bouffon. Non je n'en ai pas vu beaucoup d'hommes peler des patates. Mon modèle à moi n'est pas le bon, il me le fait sentir. Le sien commence à monter à l'horizon, monsieur père laisse son épouse s'occuper de tout dans la maison, lui si disert, cultivé, en train de balayer, ça serait cocasse, délirant, un point c'est tout. À toi d'apprendre ma vieille. Des moments d'angoisse et de découragement devant le buffet jaune canari du meublé, des œufs, des pâtes, des endives, toute la bouffe est là, qu'il faut manipuler, cuire. Fini la nourriture-décor de mon enfance, les boîtes de conserve en quinconce, les bocaux multicolores, la nourriture surprise des petits restaurants chinois bon marché du temps d'avant. Maintenant, c'est la nourriture corvée. »

Annie Ernanx regagne sa liberté en divorçant en 1980, et s'assume en femme libre de tout carcan, après avoir combattu contre elle-même, contre son éducation de jeune fille des années 50 et contre le regard de la société sur la femme. Sa liberté s'accompagne d'une liberté de dire, dans cette écriture de soi, de l'intime, qui permet justement la distanciation. Dans *La Place*, elle montre d'ailleurs combien la jeune fille est enfermée dans des règles dictées par les parents, la famille, les amis de la famille, la société tout entière : le regard des autres et leur jugement deviennent de plus en plus pesants à mesure qu'elle progresse dans sa formation intellectuelle. Plus l'autrice avance dans ses études, plus elle étouffe dans cet assujettissement : l'incompréhension ne peut que s'installer entre ses proches, son père, et elle : « *Il s'énervait de me voir à longueur de journée dans les livres, mettant sur leur compte mon visage fermé et ma mauvaise humeur. (...) Mais que j'aime me casser la tête lui paraissait suspect. Une absence de vie à la fleur de l'âge. Il avait parfois l'air de penser que j'étais malheureuse* ». Il est d'ailleurs intéressant de voir que ses valeurs s'inversent : le père a honte de dire qu'elle ne travaille pas de ses mains (« *Devant la famille, les clients, de la gêne, presque de la honte que je ne gagne pas encore ma vie à dix-sept ans, (...). Il craignait qu'on ne me prenne pour une paresseuse et lui pour un crâneur. (...). Travailler, c'était seulement travailler de ses mains.* »).

- b. Travail de groupe** : Travail de groupe sur la thématique complémentaire de l'émancipation et de l'affirmation de soi face aux règles imposées par la société et les traditions : **Sand, Ernaux et Chraïbi** (« La passion de l'indépendance »)

L'œuvre de George Sand exprime la révolte d'une conscience féministe au milieu du XIX^{ème} siècle. Elle défend la femme opprimée (dès *Indiana* en 1832), et revendique plus de justice sociale. Elle refuse le rôle que lui assignent sa famille et la société, et s'émancipe ainsi des diktats liés à son sexe. Pour autant, elle ne se revendique pas comme femme, mais comme être humain pouvant exiger, du fait même de son humanité, les mêmes droits que ceux que détiennent les hommes. Avec *Histoire de ma vie* (1855), elle crée un genre nouveau, celui de l'autobiographie féminine.

Driss Chraïbi, dans *La Civilisation, ma mère !...* (1972), écrit un hymne à la femme émancipée. Encouragée par ses deux fils, une femme marocaine, recluse dans la maison de son mari ancré dans la tradition, se libère des préjugés et de l'ignorance. Elle apprend à lire, et peu à peu va adhérer aux mouvements de libération des femmes. L'auteur écrit pour aider à libérer cette société des carcans qui étouffent la liberté des individus.

Préparation à l'écrit : **sujet d'interprétation littéraire** (texte de George Sand), travail personnel

En quoi cet autoportrait de Sand peut-il être lu comme une critique de l'éducation des femmes à son époque ?

4. Quand l'instruction se veut libératrice

Comment échapper à l'uniformisation ? aux préjugés ? à une forme de « prédestination » sociale ? Quand l'éducation est l'affaire de tous : famille, école et société.

Étude d'un groupement de textes : **Kant, Sophie de Condorcet, Hugo, Arendt, Pennac**

Préparation à l'écrit : **Essai littéraire**, travail de groupe, exercice guidé (voir le document réservé aux élèves)

- Les modalités de l'essai.
- Sujet
- Questions guidant la réflexion